

le répertoire moderne n'est pas pour les décourager. Il prête surtout à l'allusion qui, bien lancée par un acteur intelligent, lui vaut un succès facile, mais presque toujours aussi vif que retentissant.

Ce procédé de réclame personnelle, qui échappe au spectateur satisfait dans sa malignité, date de loin. Aux jeux Apollinaires, le comédien Diphile, récitant son rôle, désignait Pompée d'un geste vengeur, lorsqu'il arrivait à ce vers :

Miseria nostrâ Magnus est. (Il est grand du fait de notre misère.)

Et tout le peuple éclatait en applaudissements.

Que de fois pareille scène s'est renouvelée, alors même que l'acteur était inconscient de l'allusion saisie au vol par le public ! Mais, quand il a préparé son effet, quel triomphe pour son amour-propre !

L'histoire du théâtre au XVIII^e siècle abonde en anecdotes de ce genre. Et le comédien tirait d'autant plus vanité d'un hommage rendu à l'acuité de son intellect et à la finesse de son esprit que sa condition sociale était des plus discutées. Sans vouloir reprendre une question épuisée depuis longtemps par tant d'études et même de livres écrits sur la matière, rappelons qu'avant la Révolution le comédien français était, comme l'acteur de l'ancienne Rome, frappé d'indignité civique. Aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de démontrer l'injustice de cette loi d'exception, jusqu'au jour où il put en réclamer librement l'abolition. Et n'étaient-ce pas déjà, si déguisées qu'elles fussent, autant de protestations, que ces manifestations satiriques où, le comédien, en communion avec son auteur, frondait un régime qui le traitait d'histriion. Depuis Polichinelle, le misérable forain, s'égayant sur la lenteur du siège de Coni, jusqu'au célèbre Carlin raillant dans un imbroglio mi-français et mi-italien les réformes militaires du ministre Saint-Germain l'allusion, toujours renaissante comme le Phénix de la Fable, ne cessa de rencontrer de consciencieux complices dans des hommes, dont une ère nouvelle allait effacer les stigmates d'une prétendue infamie.

On comprend de reste avec quel enthousiasme les comédiens accueillirent les promesses de cet âge d'or. Tous réclamèrent leurs droits civiques, le jour où la réunion des Trois Ordres en Assemblée nationale, l'établissement de la Commune de Paris et la création de la Garde nationale consacrèrent ces principes de liberté et d'égalité, devenus les assises indestructibles de notre société moderne. Les innombrables brochures et journaux que vit éclore l'année 1789 avaient déjà puissamment contribué au mouvement d'idées qui enfiévrerait les esprits. L'atmosphère des districts et des clubs échauffa encore les cerveaux ; le théâtre, transformé comme son répertoire, porta au comble une agitation dont les contemporains ne voulurent connaître tout d'abord que les généreuses ardeurs.

Les comédiens, acclamés dans leurs rôles, se crurent, de bonne foi, les pontifes d'une religion nouvelle et, de ce fait, autorisés à prendre leur part des charges et fonctions publiques.

Le premier qui ait témoigné de cette intention fut un acteur du Théâtre-Français, nommé Grammont, dont M. Arthur Pougin publiait récemment une intéressante biographie.

Artiste inégal, grossier et vulgaire, mais doué d'une véhémence peu commune, où passait parfois le souffle tragique, Grammont apportait aux actes de la vie courante le même esprit de violence et de brutalité.

Dès l'aube de la Révolution, il l'avait affirmé par un coup de force des plus scandaleux.

Le lendemain de la prise de la Bastille, La Fayette avait établi dans la forteresse abandonnée un détachement de la garde civique pour y maintenir l'ordre et empêcher la foule d'y pénétrer. Or, deux jours après, c'est-à-dire le 17 juillet 1789, un procès-verbal, rédigé par « le bureau militaire du district de l'Oratoire » signalait à qui de droit cette scène de violence et de désordre :

« Le sieur Grammont, comédien français dans cette capitale, a forcé les sentinelles posées par le commandant de la patrouille, a blessé d'un coup de sabre le nommé Mauguet, a dit ne connaître aucun commandant dans la ville de Paris et que si l'on voulait s'opposer à son entrée dans la Bastille, il était prêt à y livrer l'assaut avec les cinquante ou soixante hommes du district des Cordeliers qu'il commandait. »

Il ne paraît pas que l'autorité compétente ait donné suite à l'affaire. Pendant les quelques jours que suivirent la prise de la Bastille, les services administratifs et judiciaires furent livrés à une telle anarchie, que tout acte criminel resta impuni ou le châtement dépourvu de sanction. Mais, Grammont, s'autorisant sans doute de sa belle équipée, sollicita et obtint de son district le grade de capitaine de la garde nationale, dès que celle-ci fut instituée. Seulement, il rencontra chez quelques électeurs, en raison de son état de comédien, une opposition des plus nettement prononcées, opposition qui fit, pendant quelques jours, la conversation de tout Paris. *Le Discours de la Lanterne aux Parisiens*, un

pamphlet de Camille Desmoulins, traita sur le mode plaisant cette grave question ; et la *Chronique de Paris*, journal de Condorcet, qui lui consacra plus de deux colonnes, résume en ces termes la lettre et l'esprit d'une longue note du *Discours* :

« Nous ne décernons pas encore de statues à nos comédiens ; mais le district des Cordeliers a déjà montré qu'il pensait sur cette question comme les Grecs ; et il a nommé M. Grammont capitaine.

« Un membre du district des Cordeliers s'étant avisé de dire : — Puisque M. Grammont est notre capitaine, il faut défendre aux 59 autres districts de le siffler.

— Messieurs, dit M. Peyrilhe, président du district, il serait tyrannique et contraire au progrès des arts d'interdire au parterre de siffler le comédien et le poète ; mais l'avocat et le capitaine ne doivent pas être plus privilégiés. Le marquis d'Uxelles, maréchal de France, fut sifflé à l'Opéra pour avoir rendu la ville de Mayence. Nos pères ont sifflé le régiment de Corinthe et le Coadjuteur, Commandant général de la milice parisienne (pendant la Fronde). Nous avons vu siffler tout le parlement, les chanceliers, les archevêques, les princes. Chez une nation aussi gaie, la première liberté doit être la liberté du sifflet. Quant à moi, je vous permets de siffler votre président, si cela vous fait plaisir ; mais je tiens que M. Grammont peut être capitaine et qu'il n'y a lieu de délibérer. »

Le comédien avait donc gagné son procès. Mais sa destinée lui en réservait un autre dont sa tête devait payer les frais.

Grammont fut un des tristes héros de la Terreur. Ce fut lui, prétend du moins la légende, qui commandait le bataillon de la Garde Nationale de service sur la place de la Révolution, le jour où Marie-Antoinette y fut décapitée. Après avoir donné de tels gages de sa foi républicaine, Grammont fut envoyé avec son fils en Vendée, pour y réprimer l'insurrection royaliste. Le nouveau général y vécut dans la crapule, dans la débauche et dans le sang ; il ne se hasarda sur le champ de bataille que pour s'en esquiver prestement. Mais la guillotine le guettait, et cet énergumène impliqué, toujours avec son fils, dans la conspiration des Hébertistes, exhala sur l'échafaud son âme farouche et féroce jusqu'à l'heure dernière.

Les exemples ne lui avaient cependant pas manqué, des périls que fait courir aux comédiens, l'adaptation trop exacte des conjurations classiques, toujours si grandioses sur les planches, aux machinations beaucoup plus prosaïques de la politique moderne.

(A suivre.)

PAUL D'ESTRÉE.

PETITES NOTES SANS PORTÉE

XVII

LA SIGNIFICATION DE LA MUSIQUE

A Madame Pierre Bracquemond.

Sans doute, il est trop tard pour parler encore d'elle ;
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés...

— De qui parlez-vous ? De quelle nouvelle Malibran, grands dieux d'Orange ou de Bayreuth, aussi méconnue vraiment que défunte ? Serait-ce, simplement, encore de la *Sonate en si bémol mineur* ?

— Oui et non... Vous prenez seulement la partie pour le tout !

— Je crois vous entendre. *Elle*, ce serait la grande semaine d'un sport très particulier, la grande semaine, en effet récente et lointaine déjà, des concours du Conservatoire.

— Vous m'avez deviné ! Qu'elle était mélancolique, l'autre jour, au crépuscule, la vieille cour de notre vieux Conservatoire, si fort animée naguère, avec son jeune cortège de toilettes et d'émotions ! Aux primes éclairs d'un vaste orage, la sombre cour animait sa solitude de tous les gracieux fantômes disparus : Esclarmonde aimable et Manon pensive, furie gamine, princesse créole ou marquise dépoudrée... Tout ce fard a vécu ce que vivent les roses !

— Mais les récompenses demeurent... et le souvenir. J'entends encore le jeu vibrant de Bilewski donnant une âme fugitive aux paganiades du bon Vieuxtemps... Puisse, en effet, le violon mieux choisir dorénavant ses auteurs ! J'entends, aux chaudes journées instrumentales, l'adagio de discrète tendresse mineure que le poète Arthur Coquard avait confié dix fois à la clarinette avec toute son âme, et la *Fantaisie-prélude* de Colomer, pour le cor, et la *Légende d'Armor* d'Alexandre Georges, pour la trompette, où tel fervent du *Roi d'Ys* évoquait « tout le bleuté » des légendes bretonnes... Anatole France a dit à propos : c'est

un « bienfait » que le souvenir. Et vous, c'est toujours l'op. 35 de Chopin qui grise vos oreilles ?

— Oui, j'écoute en moi le jeu nerveux de Swirsky rivalisant de verve avec le jeune Amour vainqueur de la mort, ... je veux dire nommé le premier; j'écoute encore la vaillance de Dumesnil, « militaire en 1903 », la morbidesse de Boscoff, qui a si finement perlé *la Fileuse*, l'ampleur de M. de Francmesmil, la belle *performance* du jeune Etlin, prix futur. Et ce jeu masculin me rappelle les prouesses virginales de 1902, le brillant de M^{lle} Neymark, la probité de M^{lles} Leman et Mallet, toutes les belles promesses, déjà, de M^{lles} Norah Drewet, Vizentini, Vendeur, Heschia, Schultz, Atoch et Lamy...

— Vous avez une mémoire!

— Dites aussi que j'ai le culte de mes programmes, petits ou grands, ces témoins jaunis et muets d'un cher passé. Donc après 45 auditions de la Sonate chopinesque (29 féminines et 16 masculines) je relisais, dans *le Ménestrel*, la brillante page du regretté Barbedette sur l'immortelle *Œuvre 35* (mon Dieu, que de chiffres!) et je notais chacune des images que cette « page émouvante » avait provoquée chez son adorateur: ici, « Lazare grattant de ses ongles » la pierre inéluctable du sépulcre... Là, cette froide lumière de « cachot »... Et le critique achevait: « En vérité, cette Sonate n'est-elle pas l'oraison funèbre de l'héroïque Pologne? »

— Grand devin, qui pourrait le dire!

— Sans doute. Et je réfléchis, une fois de plus, à ce caractère *sui generis* de la musique ineffable, qui ne peut exprimer explicitement tout ce qui pleure ou se meut en elle. La musique s'exalte et ne saurait nous dire le *pourquoi* de son trouble: physionomie mélodieuse, dont l'âme intérieure est un éternel secret! Chant d'amour, dont l'anonyme objet doit demeurer mystérieux!

— La musique n'est point plus mystérieuse que notre âme, que notre pauvre âme, éphémère aussi, dont elle émane, que la nature ou que la vie, qu'elle exprime en beauté sonore, et qui dictait cette pensée frissonnante à Shakespeare: « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre qu'il n'est donné à notre humaine philosophie d'en concevoir. »

— Maeterlinck n'eût point mieux dit. Mais, tout en ruminant les souvenirs de ma chère Sonate, je me rappelle mes recherches antérieures et nos discussions: Camille Saint-Saëns, affirmant que la musique peut tout dire et que la *musique à programme* n'est pas plus mauvaise qu'une autre... à condition d'être bonne! Antoine Rubinstein apercevant tout au fond de l'idéale, de l'immatérielle musique, un reflet des mœurs, des costumes et des temps, retrouvant le monde viennois dans Haydn ou, dans Beethoven, la Révolution Française, la guillotine excepté... Puis, M^{me} veuve Edgar Quinet demandant « ce que dit la musique » à ses chers dimanches de la Société des Concerts, trouvant, dans le *Carnaval Romain* d'Hector Berlioz le réaliste, « une belle œuvre d'imagination », puissante, originale, évocatrice, *peignant* « le double caractère de la Ville éternelle »: le passé mort de la Campagne romaine et la *furia* du Carnaval... Musique ensoleillée, « imitative s'il en fut »! Son arrêt sur *Lohengrin* est frappant: *Lohengrin*, c'est le « paradis perdu »; l'idéal remonte au ciel: « *Tout le poème est dans le prélude.* »

— Eh bien ?

— Je conclus à mon tour, puisqu'il faut, ici-bas, conclure (et je livre cette lueur à M. Lionel Dauriac, le psychologue avisé de l'*Esprit musical*), que, ni figurative, ni descriptive, ni littéraire, ni *peintre*, au sens objectif du mot, en dépit des plus entraînants élèves de Lesueur, les Berlioz, les Liszt, les Strauss, les Balakirew et toute la moderne école russe, la vague et transportante musique ne peut avoir que la valeur d'une *comparaison*: c'est la métaphore poétique, enfant de la souveraine Imagination, qui fait d'un paysage austère ou radieux un état de l'âme, qui rapproche une victoire, une souffrance humaine d'un phénomène naturel. Avec sa palette moins explicite, le musicien nous dit, à sa manière, après le poète:

Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

— Et voilà tout ?

— C'est beaucoup! Cela suffit à nous élever au-dessus de notre ordinaire, telles ces catastrophes de la vie qui nous découvrent à nous-mêmes et qui nous rendent supérieurs à ce que nous étions hier... Ce rien suffit à nous donner un avant-goût d'un au-delà non moins vague. C'est l'indéfinissable *suggestion*, toute puissante! Et, puisque la critique musicale procède aussi par comparaisons, Schumann avait raison de définir l'op. 35 « un sphynx au sourire moqueur ».

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(POUR LES SEULS ABONNÉS A LA MUSIQUE)

M. Georges Lauweryns est un tout jeune musicien de Belgique, dont les premières tentatives dans le genre de la mélodie ont été de suite couronnées du plus grand succès. On pourra voir par le *Madrigal* que nous donnons aujourd'hui combien ce succès est mérité. C'est une petite œuvre vraiment très complète et très pénétrante, nullement banale ni vulgaire, où le chant se fond dans l'accompagnement d'heureuse façon, pour ne former qu'un tout expressif et harmonieux. Cette mélodie d'un nouveau venu est l'une des meilleures que nous ayons encore offertes à nos abonnés, qui pourtant en ont reçu de bien charmantes, signées des plus grands noms de la musique moderne.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

De notre correspondant de Belgique (18 août). — Les études et les répétitions ont commencé au théâtre de la Monnaie, pour la réouverture, qui est prochaine. Toute la troupe est arrivée, et l'on s'est mis immédiatement à la besogne. La plupart des artistes désignés pour les ouvrages nouveaux savent leurs rôles, qui leur ont été distribués dès avant la clôture; de telle sorte que l'on pourra sans tarder commencer le travail de la mise en scène et les ensembles. Du nombre de ces ouvrages nouveaux sont notamment le triomphal *Jongleur de Notre-Dame*, qui passera dans le courant d'octobre avec une interprétation de choix (le ténor Lafitte jouera le rôle du Jongleur), et *Martille*, un opéra inédit de M. Albert Dupuis, le jeune compositeur belge si justement applaudi il y a deux ans. On s'occupe déjà aussi de l'*Alceste* de Gluck, que chantera M^{me} Litvinne, et l'on songe aux reprises du *Vaisseau-Fantôme* et de *Tristan*. Le répertoire wagnérien aura des interprètes particulièrement brillants; sans compter le concours de M^{me} Litvinne, celui de M. Van Dyck est dès à présent assuré, de façon pour ainsi dire permanente. Enfin, le ballet lui-même nous promet des choses alléchantes telles que *Cigale* de M. Massenet et *Une aventure de la Guimard*, de MM. Cain et Messenger.

La réouverture reste fixée au 5 septembre, avec *les Maîtres Chanteurs*; nous aurons ensuite *Werther* avec M^{lle} Thévenet et M. Muratore, *les Pailles* avec M. Salignac, *la Tosca*, arrêtée en plein succès par la clôture, avec M^{me} Paquot, MM. Albers et Dalmorès, et *Manon* avec M^{lle} Alda, la jeune australienne transfuge de l'Opéra-Comique où elle débuta l'hiver dernier et qu'elle quitta, vous le savez, non sans quelque tapage judiciaire.

Avant de rentrer au bercail, la plupart des artistes de la Monnaie se sont répandus le long du littoral, charmant la population de nos plages en attendant de charmer les populations urbaines. On signale leur présence un peu partout, à Ostende, à Blankenberghe, à Middelkerke, etc. Un d'eux, M. Clément, n'a même pas quitté cette dernière station de toute la saison, et y a fait des prodiges d'automobilisme; M^{lle} Calhant a égrené les perles de sa voix expressive dans presque tous les casinos; M. Albers s'appête à faire connaître aux baigneurs de Blankenberghe, le 29 de ce mois, cette très belle œuvre, les *Chants d'amour*, de notre compatriote et maître pianiste, Arthur De Greef. Spa également a retenti des plus mélodieux accents: on y a joué dimanche dernier *Carmen*, avec M^{lle} Friché et M. Clément, en plein air! Mais la grande attraction de cette saison d'eaux a été le double concert donné, lundi et aujourd'hui, au Kursaal d'Ostende, par Tamagno. Si le cachet a été formidable, la recette a dû l'être bien davantage, à en juger par le délire du public, justement taquiné par la plus délirante des réclames. A cette occasion, le célèbre ténor interviewé, a prié un de nos confrères de démentir le bruit qui a couru dans la presse de sa candidature socialiste à Turin: « Je serais, lui a-t-il dit, un triste sire si je songeais seulement à m'occuper de politique ». Nous communiquons avec empressement cette bonne nouvelle aux lecteurs du *Ménestrel*.

L. S.

— L'année 1913 pendant laquelle on célébrera le centenaire de la naissance de Wagner, marquera aussi l'époque à laquelle, d'après la loi allemande du 11 juin 1870, sur la propriété littéraire et artistique, ses œuvres tomberont dans le domaine public. Il se sera en effet écoulé alors trente années depuis celle de sa mort. La question a de l'importance pour Bayreuth, puisque, dès le 13 février 1913, *Parcifal* ne sera plus l'apanage et le principal attrait du Théâtre des fêtes; quand viendra la saison d'été, un nombre considérable de villes d'Allemagne et de l'étranger auront pu monter *Parcifal*. La famille de Wagner s'est préoccupée de cette situation. Elle a fait connaître aux hôtes de la petite ville badoise ses espérances et ses projets. Ses espérances sont que les bienfaiteurs et amis de l'œuvre se mettront en campagne afin que le fonds de dotation atteigne dans neuf ans le million de marken. On ne peut offrir moins à l'auteur des *Nibelungen* comme cadeau de centenaire. Quant aux projets de Wahnfried, ce serait de faire reconstruire les bâtiments du théâtre actuel qui n'ont pas été à l'origine établis pour une durée illimitée, et de constituer un théâtre modèle dans le sens que Wagner attachait à ces mots.

On ne dit pas si la nouvelle scène sera réservée exclusivement à l'œuvre wagnérienne ou si d'autres compositeurs seront admis à y produire leurs ouvrages. Cette seconde solution, qui paraît *a priori* séduisante et digne des vues élevées du maître en matière d'art, aurait peut-être le grave, l'irréparable